

## INTRODUCTION DE LA SÉRIE DE TEXTES POUR LA MATINÉE DE LA JOURNÉE DU PECL (18 Décembre 2010)

### Le monde en séries

Il m'est incombé d'ouvrir la série de travaux des collègues pour ce matin. Nous avons pris le parti de ne pas connaître d'avance ces travaux que je découvrirai au même temps que vous. Aussi nous n'avons pas demandé de titre pour ces textes, annonçant juste les auteurs. Néanmoins ça fait partie d'une série, et je vais vous parler des séries télévisés qui actuellement fonctionnent comme exemple imagé de ce que la clinique avec des jeunes gens m'a apporté ces derniers temps.

Le premier est :

Son tableau blanc – les symptômes des malades- les hypothèses- les examens – le diagnostic différentiel.

Et son lemme : « everybody lies »

Vous l'avez reconnu :

Dr House. Quel est sa spécialité ?

En utilisant les étapes du diagnostic différentiel, il montre le dialogue entre la raison et l'expérience.

Il utilise aussi la formulation d'une hypothèse pour rendre compte des faits. Il est toujours à la recherche de la vérité , et il évolue entre la raison et le réel.

Notre collègue , Jean Pierre Deffieux nous parle de lui dans la « lettre Mensuelle », no 286, de mars 2010. Il s'enthousiasme avec le Dr House.

Dr Deffieux, décrit le Dr House de la manière suivante, et j'emprunte sa description pour mieux faire connaître ce personnage à ceux qui ne le connaissent pas :

« Il est infirme, caractériel, misanthrope, un peu misogyne aussi , il abuse des cachetons antidouleur qu'il avale à longueur de journée au milieu de son service. ( il n'est pas clean). Il ne respecte aucune règle de service et déambule , désinvolte, laissant planer le doute sur les raisons de sa présence, soignant ou soigné ?

Tous ces confrères et son personnel sont en permanence affolés de ses décisions surprenantes , pas du tout académiques et toujours géniales. Il est, au grand dam de ses

confrères , le seul à pouvoir diagnostiquer des maladies rarissimes sur des patients au bord de la mort, dont les heures sont comptées.

Et il le fait , non pas en déployant tout un déballage d'examens complémentaires pour combler son impuissance , mais avec l'air de ne pas y toucher , en détectant chez les patients un détail, un secret, une dissimulation, un oubli, quelque chose qu'ils n'ont pas dit, qu'ils non pas voulu dire, et qu'il en soutire in extremis, au moment même où tout le monde pense que le patient va mourir.

Cet être singulier, si original, qui peut paraître antipathique, incarne cette fraîcheur de la trouvaille, de la découverte et de la liberté de manœuvre. »

La clinique psychanalytique par certains aspects, peut être incarné par le Dr Greg House.

La recherche d'une vérité que le patient adresse au sujet supposé savoir, est au centre de cette méthode .

Toutefois contrairement au Dr House, qui n'aime pas rencontrer ses patients, la clinique qui nous intéresse ici, exige une rencontre singulière qui implique échange et relation, tout en conservant le sens de diagnostic et autopsie du vivant , dans son sens médical.

Rien ne va de soi, rien est donné d'emblée, il faut donc une construction , comme disait Bachelard.

Il faut donc construire une démarche méthodique pour construire la vérité, ou, comme dans le cas du Dr House, pour poser un diagnostic.

L'exigence d'une connaissance vrai est donc l'exigence d'une connaissance construite, et dans le cas qui nous occupe, construite par le savoir psychanalytique, qui s'appuie sur l'expérience , et sur la théorie à partir d'un raisonnement déductif.

Le Dr House est voué à faire surgir la vérité du mensonge et le savoir de l'ignorance.

La vérité, il la construit par un double dialogue de la raison avec l'expérience d'une part, et de la raison avec l'opinion de l'autre.

Voilà pour le clinicien.

Pour le patient , je vous propose de rencontrer un autre personnage de série , qui est Tony Soprano .

Les Soprano, est une série, sur un homme traversant la quarantaine , maffieux, qui se cogne au sens de l'existence qu'il mène, et aussi au chantage affectif incessant de sa mère.

Il consulte un psy, mais cache à tout le monde.

Se cacher c'est une chose qu'il sait bien faire, mais le voilà étranger à lui-même, il ne comprend plus ce qui lui arrive et ne sait plus comment réagir.

Tony Soprano est entre surface et profondeur, entre vie de famille et activités mafieuses, entre angoisse et thérapie.

Le voilà dominé par une puissance invisible qui le dépossède lui-même, contrôle ses sentiments, infiltre ses rêves et fait naître des angoisses insupportables.

Tony Soprano sert en même temps trois maîtres :

Le premier est le monde extérieur duquel il doit cacher ses activités mafieuses. Il doit sauver les apparences d'une vie normale auprès de sa famille, et de ses voisins, et du FBI.

Le deuxième est sa propre mère, Livia. Elle a un caractère destructeur : malgré son statut d'adulte et père de famille, elle le traite en enfant, en lui déniait toute autorité et toute autonomie en sa propre vie. Il est asservi à ce terrible maître, et sa culpabilité de ne pas se sentir un assez bon fils, le ronge, l'empêchant d'envisager la terrible vérité du désamour de sa mère.

Le troisième, ce sont ses pulsions impératives de domination, de plaisir sexuel et d'accumulation d'argent.

La vie de Tony est clivée, compartimentée, comme celle de tout psychisme.

Dès qu'il ne parvient plus à tenir les exigences de la vie de famille, de son rôle de fils et de ses désirs de domination, il est pris par des terribles crises d'angoisse qui rompent l'équilibre de sa subjectivité et le conduisent à l'évanouissement, dernière solution pour fuir une vie qui n'est plus supportable.

Voilà son symptôme, « il tombe dans les pommes », et demande au psy de le faire disparaître, car il doit continuer comme avant.

Mais il faut que je vous dise que je n'ai jamais vu une seule seconde de ces séries, que tout ce que je viens de vous transmettre m'a été rapporté par la clinique, dans le récit de mes patients,

qui essaient d'imager leurs symptômes et leurs inquiétudes, à travers cette machine à représenter l'imaginaire, qu'est devenue la télévision.

Nous ne pouvons pas oublier que la psychanalyse est née d'une clinique, de la clinique du Dr Freud, neurologue de formation. Et que sans le récit de ses patientes dites hystériques, le Dr Freud n'aurait pas eu de « matériel », disons-le comme ça, pour fonder sa doctrine, comme il l'appelait, qui est devenue la théorie psychanalytique.

Après tout, vous pouvez me dire que tout ce que je viens de vous dire n'est pas sérieux, avec cette histoire de série de télévision.

Mais, je peux vous dire qu'il y a exactement 35 ans, en octobre 1975, un autre docteur, le Dr Lacan, ici à Genève, a donné une conférence sur le symptôme, invité par le centre Raymond de Saussure, où à la fin de sa conférence, le Dr Jean Bovet, qui vient de mourir le mois passé à Lausanne, lui a posé une question. Il l'a laissé par écrit, car il devait prendre le train pour Lausanne. Cette question Lacan l'a trouvée très bonne : la voilà :

« Jusqu'à quel point, vous prenez-vous au sérieux ? »

Et Lacan dit qu'il ne l'avait pas répondu car il avait un train à prendre, mais qu'il avait déjà tout de même répondu à cette question, implicitement, en identifiant le sérieux avec la série. La série de séminaires qu'il donnait depuis 22 ans, dont l'enseignement était comme une série mathématique, qu'elle soit convergente ou divergente. Et qu'il essayait de serrer de plus en plus près, de faire une série convergente. Et il se demandait s'il réussissait. Mais même une série divergente avait de l'intérêt, disait-il, parce qu'à leurs façons elles convergeaient aussi...

Donc la série de textes qui suivra, nous ne savons pas qu'elle forme elle prendra, si convergente ou divergente. Tout ce que nous savons c'est que, même si elles ont une apparence divergente, elles finiront toutes par converger vers la clinique contemporaine, base indispensable pour la continuation de l'élaboration de la théorie psychanalytique.

Daisy de Avila Seidl